VOYAGES EN CHINE DE L'ABBÉ DAVID

FÊTE DU NOUVEL AN CHINOIS

S'il est en France un explorateur méritant, un voyageur intrépide, un savant infatigable, c'est sans contredit l'abbé Armand David. Depuis l'année 1862 où il fut envoyé aux missions de Chine, il n'a pas cessé de poursuivre ses recherches d'histoire naturelle, et notre musée lui doit une bonne part des richesses qu'il possède provenant de l'extrême orient. C'est en 1866 qu'avec l'aide du musée de Paris, il fit une première excursion dans la Mongolie, consacrant son temps à l'étude de la faune, de la flore et de la géologie de ces contrées encore si peu connues. En 1868, il quitta de nouveau Pékin, se rendit à Shanghai et s'embarqua sur le *Yang-tse-kiang* qu'il remonta jusqu'au Setchuan. De là il se rendit à Moupin, une des principautés indépendantes du Thibet, où est établie une mission française. Après un court séjour en France, nécessité par l'état de sa santé, il retourna en Chine en 1872 et il organisa à Pékin une nouvelle campagne scientifique dans l'intérieur de l'Empire. C'est ainsi qu'il se rendit au Chensi par le Honan et qu'il explora l'importante chaîne de montagne nommée Tsing-ling. Il descendit ensuite à Han-kéou, sur la rivière Hang-kiang, et en juin 1873, il se trouva ainsi au Kiangsi qu'il avait déjà visité lors de son voyage sur le *Yang-tse-kiang*, et il s'établit près des frontières du Fo-kien occidental. C'est là que la maladie vint l'arrêter au milieu de ses beaux et fructueux travaux et l'obligea à se rembarquer mourant pour la France, en avril 1874.

Le 29 janvier 1873, on célébrait à Yén-hia-tsoun le nouvel an chinois. Le premier jour de la première lune est aussi le commencement du Tchun-tiên, ou printemps officiel. Malgré mon voyage en Europe, qui m'a pris dix mois, c'est bien la neuvième fois que j'assiste au renouvellement de l'année chinoise, et toujours j'ai vu du beau temps pour cette circonstance. Je ne sais pas si la même chose a eu lieu pour la Chine méridionale, où je ne me suis jamais trouvé à pareille époque.

La chrétienté de Yen-kia-stoun possède un *Iny-yao-houy*, ou société de musique; aussi ces braves musiciens ont-ils préparé les plus beaux morceaux de leur répertoire pour célébrer le nouvel an. En conséquence, nous avons aujourd'hui : 1^o. messe avec grande affluence de chrétiens; cette messe est, non pas chantée avec accompagnement de musique, mais dite malgré les bruyants instruments à vent, à cordes, à percussion, renforcés des interminables pétards de rigueur en pareille solennité; 2^o. déjeuner au son de la même musique et des mêmes pétarades; 3^o. cadeaux divers consistant en fruits et petites pâtisseries; 4^o. *khotho*, ou grande prosternation de tous les principaux chrétiens du lieu, habillés en grande cérémonie. En ce pays, la grande salutation consiste en six prosternations entremêlées d'autant d'inclinations profondes. En ce jour, ces manifestations de respect sont de rigueur de la part des enfants envers leurs parents et de celle de tous les inférieurs envers leurs supérieurs. Ici, les chrétiens pensent remplir un devoir en me faisant le *khotho* solennel comme représentant de leurs *chén-fou*, ou pères spirituels, et je dois accepter gravement leurs hommages, malgré mon peu de goût pour les cérémonies; agir autrement serait m'exposer à contrister ces braves gens, et peut-être même à les scandaliser. Il me faut donc passer par là pendant tout ce jour, sans compter qu'il y aura encore, me dit-on, des salueurs retardataires pour demain et après-demain.

J'avoue que j'ai toujours aimé la mu-

sique (c'est un défaut, au dire de S. G. X.); je m'en suis occupé jadis, tant en France qu'en Italie, dans ce pays classique des beaux-arts, où de saints personnages comme saint Alphonse de Liguori, saint François de Sales, saint Philippe de Néri n'ont pas trouvé honteux de faire eux-mêmes de la musique. . . J'avoue donc que j'aime la musique et que, aujourd'hui, je ne me trouve pas plus fâché et ennuyé du tintamarre de nos virtuoses que de leurs cérémonies un peu exagérées; j'ai ainsi l'occasion opportune de vérifier pour la millième fois que les Chinois, en fait de beaux-arts, n'ont pas su s'élever au-dessus du degré le plus infime. D'abord, en fait d'instruments, je ne connais rien de plus imparfait, de plus primitif que les leurs, si ce n'est peut-être le fifre et le tambourin de mes chers compatriotes les Basques et de leurs voisins. Leur flûte sans clef est essentiellement fautive; leur chalumeau est hideux et pour le timbre et pour l'inexactitude; leur violon, d'assez bon ton d'ailleurs, n'a que deux cordes en réalité et manque d'étendue pratiquement suffisante; il se modèle d'ailleurs sur la gamme fautive des autres instruments, de même que la guitare. Celle-ci serait la moins mauvaise, jouée seule et pas à la chinoise; ses notes rappellent le son de notre mandoline. Cet assemblage de pipeaux ou de microscopiques tuyaux d'orgue, qu'on nomme flûte de Pan, a chez les Chinois une assez jolie disposition et un bon aspect, mais comme instrument de musique, il ne mérite de figurer qu'à côté du mirliton. Un autre instrument auquel on a la prétention de faire donner des notes est ce système de cloches ou de plaques de fonte ou de pierre qu'il est à peu près impossible de faire concorder avec le reste des instruments. Ajoutez à tout cela des cymbales, divers tambours et caisses, des morceaux de bois plus ou moins creux, des castagnettes gigantesques, et vous aurez l'idée de l'orchestre le plus complet qu'on puisse voir en Chine. L'Empereur n'a pas autre chose dans sa musique. Voilà pour les instruments.

Quant à l'instrumentation, voici ce que j'ai observé: tous les morceaux que jouent les Chinois sont à deux temps, et il y a des instruments exprès pour battre la mesure (on bat celle-ci d'une façon aussi guindée que bruyante). Les musiciens ont appris par cœur leurs interminables morceaux, et jamais je n'ai vu un Chinois sachant lire de la musique, bien que leur écriture renferme des signes musicaux, si ce n'est dans notre collège de Pékin, où les élèves s'amuse parfois à chanter les airs imprimés à la chinoise. De même jamais je n'ai entendu un orchestre chinois sans que, après une minute de musique, il n'y eut entre les divers instruments un désaccord allant jusqu'à un demi-ton et même un ton de différence; mais cela n'empêchait pas ces intrépides instrumentistes de continuer à souffler et à râcler jusqu'au bout. Pour eux, tout semble aller bien, pourvu que l'on monte et que l'on descende au même temps à la fois, sinon par les mêmes notes.

La musique chinoise vaut-elle mieux comme composition? Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis pas parvenir à découvrir qu'il en soit ainsi. D'abord, le Chinois ne connaît point l'harmonie, et il n'a pas l'idée des accords. Quelque nombreux que soient les chanteurs et les joueurs, toutes les pièces s'exécutent à l'unisson. Ensuite, ils ne connaissent pas les accidents musicaux, les changements de ton et toutes les richesses mélodiques qui en découlent; ils jouent tout sur le même et unique ton initial, le seul qui soit possible avec leurs ingrats instruments. Après cela, les morceaux chinois sont d'ordinaire d'une longueur interminable, et bien que leur mélodie offre çà et là quelques passages vifs et agréables, ce

n'est habituellement qu'une longue suite de notes insignifiantes, roulant sur une petite échelle et d'une façon très-monotone. Un fait curieux, c'est qu'un morceau chinois ne finit jamais sur la note fondamentale, pas même sur la tierce, comme cela a lieu dans les chants populaires des autres parties du monde, mais bien sur la note qui suit la fondamentale, par exemple *ré*, supposant qu'on joue en *do*. Et les artistes se délectent en prolongeant en point d'orgue cette note si contraire à la nature.

Toutes ces observations que je viens d'écrire concernent surtout la musique de Pékin et du Nord, de ce qu'il y a de plus chinois en Chine. J'ai vu qu'il faut admettre quelque différence pour la Mongolie, le Tibet, et pour tout le midi de l'Empire, dont les habitants paraissent avoir une autre origine.

De plus, je dois noter une exception à ce que j'ai dit au sujet de certains joueurs de guitare et de violon. Il y en a qui chantent une espèce de récitatif ou des couplets plus courts, tout en s'accompagnant sur leur instrument d'un autre air ou chant qui ne procède pas à l'unisson; l'artiste entrecroise l'air principal d'une sorte de *fugue* plus ou moins compliquée, plus ou moins heureuse; c'est alors un véritable accompagnement.

Je termine mes réflexions sur l'art musical chinois en ajoutant que les jeunes gens de cette nation, auxquels on enseigne la musique européenne dans nos collèges, finissent par l'aimer, et qu'ils savent fort bien distinguer les beaux morceaux de ceux qui le sont moins. D'où il faut conclure que la parfaite indifférence que, dans certaines circonstances, des mandarins et des princes ont montrée à l'audition d'une musique européenne parfaite, ne doit pas s'attribuer à une différence d'organe, mais à une différence des premières impressions: dans les beaux-arts, l'homme apprécie les choses moins d'après ce qu'elles sont en elle-mêmes et dans la nature que d'après leur mode de correspondre à l'idéal qu'il s'est fait de la beauté et aux types qui existent plus dans ses sentiments et dans ses impressions que dans son jugement.

... De même que dans le reste de la Chine, tous les travaux sont suspendus dans les paisibles campagnes et les boutiques fermées pendant la première décennie du premier mois; les gens riches continueront à chômer pendant quinze et même trente jours. Les réjouissances chinoises sont peu variées, peu brillantes, et elles paraissent fort insipides à nos pétulants Européens. Elles consistent à faire meilleur chair qu'à l'ordinaire, et cela n'est pas merveilleux; à se tenir en habits de fête tout le jour, à recevoir et à rendre des visites, et à faire force tapage avec les cymbales, la caisse et les pétards. En Chine, point de danses ni de bals, point de jeux publics, point de récréations communes, rien de ce qui signifie fête dans nos idées européennes; on s'y croirait au milieu de vrais sages, de *Catons*. Quoique les boissons alcooliques se vendent à vil prix par toute la Chine, jamais il ne m'est arrivé d'y voir un homme ivre; presque jamais je n'y ai vu des hommes ni même des enfants en venir aux mains et se battre entre eux. Cela doit sans doute arriver quelquefois, mais rarement, surtout dans la moitié septentrionale de l'Empire. Aussi devons-nous rendre à la civilisation chinoise la justice qu'elle mérite et confesser que, en dehors des guerres de rébellion, les Chinois de l'intérieur constituent un peuple tranquille, rangé, laborieux, économe, doux. Trois classes de la société font exception à cette règle, comme le dit un de leurs proverbes: ce sont les soldats, les bateliers et les portefaix.

Je vois très en vogue au Chensi un diver-

tissement qui me rappelle nos jeux d'enfance de l'Europe, et que je n'avais encore rencontré nulle part en Chine. Des *escarpolettes* sont installées (pour la circonstance du nouvel an) devant beaucoup de maisons; non-seulement des enfants des deux sexes, mais même des jeunes femmes mariées se livrent à cette récréation avec autant d'entrain que nos jeunes gens d'outre-mers et continents...

J. GROS.

SCIENCE POPULAIRE

LES POISSONS ÉTRANGERS DU PALAIS DE L'INDUSTRIE A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE GÉOGRAPHIE.—LE MACROPODE DE CHINE.

M. Carbonnier est un pisciculteur bien connu dont j'ai eu déjà l'occasion de citer les travaux lorsque j'ai étudié les produits exposés sur la terrasse du bord de l'eau. Parmi les poissons qu'il avait exposés et dont l'acclimatation en France est le résultat de ses patientes études, l'un des plus intéressants est certainement le macropode de la Chine. Peu d'êtres animés ont été aussi richement dotés par la nature au point de vue de l'éclat des couleurs, de l'originalité de la forme et surtout de l'étrangeté des mœurs et des habitudes. Le macropode a les nageoires très-longues et susceptibles de se contracter et de s'ouvrir comme un éventail. Ces organes sont teintés des plus vives nuances. Les écailles, présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, offrent des bandes verticales jaunes, rouges, bleues, sillonnées de la tête à la queue de rayures aux couleurs changeantes; qu'on ajoute à cela des formes gracieuses s'arrondissant mollement, une nageoire caudale longue, fourchue, se développant comme celle d'un paon qui fait la roue, et l'on aura une idée de ce joli poisson qui est, dans l'ordre des habitants de l'eau, ce qu'est l'oiseau de paradis dans la gent volatile; c'est M. Simon, consul de France à Ning-Po, qui a rapporté lui-même ces animaux si remarquables, et c'est M. Carbonnier qui a eu le bonheur de les élever et de les faire multiplier; aujourd'hui, les élèves obtenus et ayant atteint leur complet développement sont si nombreux, ils sont si bien acclimatés, qu'on peut considérer cette conquête comme définitive.

Quand ils arrivèrent de leur long voyage, les dix-sept poissons qui ont été la souche de cette génération nouvelle, avaient la plupart les nageoires rongées et écornées, et le corps était couvert de pustules et de limon qui les auraient infailliblement fait périr si le savant pisciculteur n'avait pas trouvé le moyen de les en débarrasser. Il déposa ses élèves dans un aquarium qu'il garnit de plantes aquatiques à feuillage épineux mélangé à des plantes chevelues; les poissons, pour aller chercher au fond de l'aquarium les vers de vases rouges qu'on leur donnait en pâture, passèrent et repassèrent à travers ces obstacles enchevêtrés, et, par ce frottement, se trouvèrent en trois ou quatre jours dépouillés de tous les sédiments dont leur corps était recouvert; leurs brillantes couleurs reparurent et leurs nageoires se reformèrent rapidement.

Pendant les dix jours que dura cette transformation, les poissons grossirent à vue d'œil; les femelles surtout prirent un extrême embonpoint qui n'était que le prélude du frai. Le matin du onzième jour, M. Carbonnier remarqua non sans surprise un grand changement dans l'aspect et dans la manière d'être de ses poissons. Chez les mâles les bords des nageoires s'étaient colorés en jaune bleuâtre, l'épine qui prolonge chaque nageoire ventrale était d'un jaune safrané; ils faisaient la roue comme des paons ou des dindons et semblaient, par la vivacité de leurs mouvements, par leurs bonds saccadés, par l'éclat de leurs couleurs éclatantes, chercher à attirer l'attention des femelles, qui d'ailleurs ne paraissent pas insensibles à ce déploiement de coquetterie.

Ce manège et ces mœurs bizarres n'étaient que le prélude des surprises qui attendaient le pisciculteur. Il vit bientôt le mâle se placer à la surface de l'eau contre la face transparente de l'aquarium, puis successivement absorber et expulser une série de bulles d'air. C'est ainsi qu'il ne tarda pas à former une sorte de plafond d'écume flottante qui remplit une surface d'un décimètre carré et qui se maintint sur l'eau sans résorption. C'est sans doute la sécrétion d'un mucus graisseux, produit par la bouche du mâle, qui donne aux bulles d'air la solidité suffisante.

Bientôt la femelle s'étant approchée du mâle, celui-ci dilata ses nageoires et se ploya en arc comme un cerceau; la femelle, qui se tenait verticalement la tête à fleur d'eau, vint en oscillant placer la partie inférieure de son corps dans le demi-cercle que formait le mâle. Celui-ci, ployant et contractant ses longues nageoires, la retint dans l'anneau formé par son flanc pendant une demi-minute au moins et fit des efforts évidents pour la renverser; ils tombèrent ainsi de la surface à 15 ou 20 centimètres de profondeur, puis continuèrent le même manège en la renouvelant toutes les dix minutes environ pendant une durée de trois à quatre heures.

Cependant, pendant les intervalles de repos,